Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 10

Artikel: La revanche de François : [1ère partie]
Autor: Guex, Benjamin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225155

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année — N° 10 — Samedi 11 mars 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

APRÈS LES ELECTIONS

ENFIN ! les élections sont terminées et ce n'est certes pas dommage ! Après en avoir vu et entendu de toutes les couleurs, la trève des électeurs semble avoir été prononcée, du moins jusqu'en automne. Deputés, anciens députés et simples électeurs se retrouvent dans le rang et le train-train journalier de la vie reprend son cours.

A ce sujet une petite histoire me revient à l'esprit, peut-être saura-t-elle amuser les lecteurs du *Conteur*.

Il y a quelque temps, un jeune étudiant lausannois, à peine était-il devenu citoyen, reçoit du Greffe municipal l'avis de sa désignation comme membre du bureau électoral de son quartier. Le premier moment de surprise passé, il réalisa, en jeune sportif, que certains dimanches allaient, de ce fait, se trouver « sérieusement amochés ». Il s'en fut vers son père, pour lui conter ce qu'il appelait une vraie mésaventure et lui demander comment s'y prendre pour être dispensé de ces fonctions, sans doute honorifiques, mais qui ne laissaient pas de contrarier ses projets dominicaux.

— C'est bien, dit le père, puisqu'il en est ainsi, j'irai à ta place et afin de ne pas perdre de temps, je vais m'entendre de suite avec le Greffe.

— Oh ! merci, répond le jeune homme, passablement confus, alors que son père riait dans sa barbe du bon tour qu'il allait lui jouer.

— Seulement voilà, reprend ce dernier, puisque je dois te remplacer, tu voudras bien me laisser carte blanche pour agir de mon mieux, n'est-ce-pas ?

— Mais certainement !

— Eh bien, c'est dit ; je prendrai ton service exactement suivant l'horaire fixé, ainsi que tu l'aurais fait toi-même, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— Bon, je serai à ton poste, sans doute de onze à quatorze heures et même plus tôt si l'organisation du bureau l'exige. Le dépouillement du scrutin sera probablement terminé vers minuit.

— ...

— Bien entendu, tout cela n'ira pas sans quelques menus frais se rapportant aux consommations, etc.

— Sans doute.

Et puis, il ne faudra pas oublier ces braves distributeurs de listes qui, à l'entrée de la salle de vote, grelottent sous la giboulée de mars : un bout de cigare et une tasse de thé, par ci par là, feront bien leur affaire.

— C'est bien gentil de penser à eux !

— Ce n'est pas encore tout : si, comme nous l'espérons, notre liste triomphe, il y aura lieu de fêter la victoire et, démocratiquement, on se répartira le coût de quelques bonnes bouteilles, n'est-ce pas ? Là, les aînés se font toujours un plaisir d'inviter les jeunes.

— Bravo !

— Fort bien, et il va sans dire qu'étant ton remplaçant j'aurai, comme les autres, à règler mon écot ?

— Cela me paraît certain.

— Tout à fait d'accord, et dans ce cas *j'avancerai* ta part de dépenses, à condition, toutefois, que tu veuilles bien me la rembourser, car ce n'est pas moi, mais bel et bien *toi* qui as été désigné pour faire partie du bureau. Alors, tu comprends ?...

— Comprends pas...

— C'est cependant bien simple, n'étant que ton remplaçant bénévole, je ne puis qu'avancer ta part d'écot — oh ! une dizaine de francs probablement — et je pense que tu ne verras pas d'inconvénient à ce que je te retienne, à la prochaine occasion, cette somme sur ton argent de poche ? As-tu compris, maintenant ?

L'histoire s'arrêterait là si, au cours d'une joyeuse partie de cave réunissant, après les élections, quelques membres du dit bureau, je n'avais appris que la leçon de civisme fut excellente.

Fridolin.

DEIN LO TRAM

E su traovâ l'autr'hy dein lo tram numero sat, que l'ètâi pllien coum' on âo. Lo controleu l'avâi ma fâi rud' affére po recouilhi sa mounia et sè veillî de nion râobllia... L'arrevè vei on pucheint luron, hiô de six pî et oquiè avoué, dai bré coumeint dâi battant dè tesso et dâi man asse lardze que dâi foncets à fére âo fo. Lo gaillâ préteindâi que l'avâi dza paï son belhiet ; lo contrôleu desâi lo contréro et ma fai, d'onna réson à on' autra, le z'affére se sant gâtaïe.

— Se vo ne volliâi pas paï, vo faut décheindre, que fa l'hommo dâo tram.

— Allâde vo fére fotré ! que répond l'autro. Su dein mon drai...

— Rein dâo tot, païdè âo bin : frou !

L'autro budzive pas. Adon la controleu fâ signo âo gâpion que passâve. L'ètâi tot dzouveno, minçolet et maigrolet. L'arrevè :

— Io è-te, ci mau coumoudo, que demandè.

— Lo vouaitsé que devant, que fa lo contrôleu et que portè cllia carletta su l'orolhie...

Lo gâpion vouaité on momeint lo compagnon dâi pî à la tîtè, vouaitè lè dzeins que risant coumeint dâi bossus, tré son porta-mounia et fâ âo contrôleu :

—Diéro vo dâi-te ?

Sami.

LE TROC

C'EST ainsi que, de temps immémorial, on nomme les échanges en nature, sans intervention de numéraire.

« Tu as deux cochons. Donne-moi un cochon et je te donnerai un costume. Ainsi tu seras habillé et moi je pourrai manger. »

Voilà le truc du troc.

Aux Etats-Unis, le troc, façon tout à fait élémentaire de faire du négoce, revient en usage. Dans vingt-neuf Etats, il y a plus de deux millions d'habitants qui usent du système. Il y a des bourses de troc où les transactions en argent sont interdites.

L'Université de la Nouvelle-Orléans accepte des balles de coton et du bétail comme paiement du minerval de ses élèves.

Nombreux sont les chômeurs qui travaillent pour la nourriture et le vêtement. Il y en aurait cent mille rien qu'à Los-Angèles.

— Votre cabinet est bouché, Madame ? C'est entendu, je suis tout disposé à le désobstruer. J'y mettrai le temps et le travail qu'il faudra, mais en échange vous me donnerez ce pantalon gris que je vois depuis six mois à la vitrine de Monsieur votre mari.

Il est étonnant de constater que l'Amérique, si fière d'être aux premiers rangs du progrès moderne, en revient au système économique employé par les premières peuplades qui circulaient à travers le monde.

LA REVANCHE DE FRANÇOIS

ON aimait à se retrouver dans son petit atelier bien chauffé, sentant bon le cuir neuf. On s'asseyait tout contre le minuscule fourneau rond, sur de larges tabourets de cuir, bas et bien assis sur leurs pieds écartés... et l'on fumait, l'on discutait politique, religion, ou l'un de nous, encore sous le coup de sa dernière lecture, nous amusait par son enthousiasme pour tel ou tel livre récemment paru.

François, assis à sa table chargée de clous, de morceaux de cuir, de tranchets luisants et recourbés, nous écoutait, nous répondait toujours spirituellement. Le caldor chantonnait doucement ; dehors, les passants fouettés par la bise très forte en cet endroit, s'enfonçaient dans leur manteau, une main agrippée au chapeau menaçant d'une fuite éperdue le long des trottoirs.

Si vous montez au Château par la rue Neuve, au moment de tourner à droite, vous verrez la cordonnerie et François tirant sur sa vieille bouffarde. Même si vous n'avez rien à réparer, entrez quand même, vous serez charmé de la chaude simplicité de l'accueil et François comptera un ami de plus. — Ce pauvre François, la dureté de la vie, son accident qui ne laissa boiteux ne l'ont pas aigri contre les gens. Au contraire, on trouve à le fréquenter, cet apaisement et cette joie tranquille que dégagent les hommes qui ont beaucoup souffert. Tout de suite, il nous mettait à l'aise et quelques-uns de mes amis profitaient largement, trop largement de la douceur de son caractère.

Il y avait deux choses sur lesquelles il n'admettait pas la réplique. Et nous, nous prenions un malin plaisir à le faire monter sur ses grands chevaux. Il fallait le voir, alors, fulminer et cracher de colère tandis que, pliés en deux, nous ne pouvions reprendre notre souffle !

Par exemple, la question de la bienfacture du travail et son prix dont nous échafaudions une théorie de la plus haute fantaisie, le mettait dans un état irrésistiblement comique ! Il criait :

— Non ! non ! non ! et non ! et toujours non ! et encore non !... Vous n'y connaissez rien! Au jour d'aujourd'hui, on ne sait plus ce que c'est que bien travailler. On bacle, on sabote et on demande des prix à vous assommer un bœuf, on ne sait plus ce que c'est que l'orgueil de l'ouvrage proprement livré... allez ! à la va-comme-je-te-pousse ! Et tant pis si tout craque, pourvu qu'on soit payé ! C'est le principal ! Eh ! bien moi je vous dis que c'est une honte, que les trois quarts des ouvriers ne sont rien que des « gâte-minutes », jamais contents de la paie et toujours satisfaits de leur travail !!

— Allons, allons, François ! Ne t'énerve pas.

Tu vois bien qu'ils te font marcher et qu'ils sont bien d'accord avec toi !

— Bien d'accord, bien d'accord ! On n'a qu'à voir l'ouvrage qu'ils vous sortent, les jeunes de maintenant ! Ça ne pense qu'au « fotebal » et au cinéma, mais pour le reste !... Ah ! pour vous promettre monts et merveilles, ils sont un peu là, ça ne leur coûte rien ! Mais quant à tenir... vous pouvez courir longtemps ! Un exemple ? Tenez cette affiche qui est là (il nous montrait un carton portant l'avis bien connu : travail prompt et soigné), eh bien ! tout le monde en colle une sur sa porte, mais pas un seul qui essayerait de lui faire dire la vérité !

Dans le quartier, tout le monde connaissait François pour un excellent cordonnier, et le travail ne lui manquait pas. Il était fier de tenir les promesses de sa pancarte ! Aussi, quelques-uns d'entre nous parmi les plus malins, décidèrent de lui jouer une farce.

Ils découpèrent un carton semblable à celui qui était en montre et le lui substituèrent adroitement. Il était semblable à l'ancien quant à la forme... mais le texte annonçait à qui voulait le lire :

Travail modéré
Prix soignés

Pendant deux ou trois jours, les gens s'attroupaient devant l'échope, riaient, interpellaient ce brave François qui n'y comprenait rien :

— Alors, François ! On lutte contre le chômage ! Tu as raison, mon vieux, on en fait toujours trop !

Nous lui demandions :

— Qu'est-ce qu'ils te veulent, tes voisins ?

Il levait les épaules, et répondait, dédaigneux :

— Bien faire et... laisser braire !!!

Un matin, la pancarte disparut. Comme d'habitude, on vint faire notre petit bout de causette, un peu anxieux de la réaction de notre brave ami.

— Salut, François, comment ça va ?

— Salut, mon vieux, ça va, ça va !

Et il se mettait à siffler tout doucement, donnant toute son attention à un ressemelage.

La situation était pénible. On ne pouvait pas rester ainsi à ne rien se dire. Alors, le grand Louis, qui avait monté l'affaire, s'avança la main tendue :

— Allons, François, sans rancune, hein !

Et François, une larme à l'œil, tout ému de notre repentir, sentit fondre sa rancune, pas bien profonde.

— Eh bien, n'en parlons plus ! Mais vous me faites de rudes gosses !

— T'en fais pas, mon vieux, on va se racheter ! Viens avec nous boire un verre, ça te donnera du cœur au ventre !

Et voilà toute la bande qui entraîne François et te l'assied devant un litre de blanc !

Mais ce pauvre François n'avait pas essuyé tous les crève-cœurs : Mis en joie par quelques rasades, il commença à nous parler de son rêve qui allait bientôt se réaliser, grâce à quelques économies.

Tout le monde le connaissait son rêve ! Et on le « chinait » sans qu'il le prenne de mauvaise part. Il aimait tellement qu'on lui en parle ! Alors il se plaisait à vous dépeindre ce que son imagination lui suggérait.

— Représentez-vous ce que ça doit être de se sentir enlever dans l'espace, de voir les maisons, les gens tout-petits et le lac, et les montagnes !

— Ah ! mon vieux, et l'accident si facile ?

— Mais non ! des blagues tout ça, avec les avions qu'on construit maintenant, on est aussi sûr que dans son lit ! Ah ! rien que d'y penser, j'aimerai y être déjà !

Jamais il n'aurait crû que son rêve allait s'accomplir si tôt !

(A suivre.) *Benj. Guex.*

Cruel. — Lui: Ma chère, tu vas être obligée de te remettre à faire la cuisine.

Elle. — Pourquoi donc ?

Lui. — Le médecin assure que je mange trop.

NOTES DE FRAIS

Qu'en été, chaud comme au tropique,
Le soleil nous brûle, c'est bien.
Mais qu'en hiver le froid nous pique,
Nous nous insurgeons, oh combien !

Notre baromètre en détresse
S'affaiblit, d'instants en instants,
Voici quelque chose qui baisse
Et nous ne sommes pas contents.

Sous la neige au flocon gracile
Nous avons, dans un blanc décor,
Les sports d'hiver, à domicile,
Et cela nous déplaît encor.

Chacun de nous, les mains gelées,
Trouve en sortant de sa maison,
La Promenade des Onglées...
Et l'on se plaint de la saison !

Le givre expose à la fenêtre
De blanches fleurs tous les matins,
Mais nous les faisons disparaître
Avec des cris de Philistins.

Cependant que la bise joue
Sur la peau fraîche des tendrons,
Elle remplace sur leur joue
Les fards aux rouges escadrons...

Vous voyez que l'on peut défendre
Une cause, avec ses méfaits,
Mais c'est une cause, à tout prendre,
Qui comporte de chauds effets !...

P. M.

DES NOUVELLES RASSURANTES

LA grippe exerce partout ses ravages. Rassurez-vous. La double pneumonie couche bien des gens dans leur lit. Rassurez-vous. La bronchite réduit à l'inaction bien des hommes et des femmes. Rassurez-vous. Le coryza incommode des multitudes et fait risquer la sinusite. Rassurez-vous.

Rassurez-vous, car on ne meurt plus si facilement aujourd'hui qu'autrefois.

Les statistiques nous apprennent en effet, que la durée moyenne de la vie était, voici deux siècles, de 28 à 29 ans.

En 1789, l'homme vivait en moyenne 32 ans; vers 1825, c'était 37 ans; en 1856, ce fut 40 ans. Et actuellement la vie moyenne d'un homme est de cinquante ans.

Vous voyez que tout va bien pour l'espèce humaine. Elle gagne actuellement sur la mort 20 ans par siècle et en se basant sur les statistiques, il n'est pas difficile de prévoir qu'en l'an 2233 on vivra couramment jusqu'à l'âge de 110 ans.

En l'année 2733, les hommes de 200 ans ne seront pas plus rares que ceux de 50 aujourd'hui.

Oui, mais les statistiques sont-elles exactes ?

ON CAUSE DU MARIAGE DE JEAN-LOUIS

DEPUIS le printemps dernier, on savait, par le village, qu'un mariage se mijotait sérieusement entre Jean-Louis, fils unique de Sami Perrotzet, l'ancien syndic, et la Fanchette aux Brailloud, de la Greubenette. Pourquoi pas, après tout ? Les deux familles se valaient, à peu de chose près, sauf que les Brailloud n'ont jamais eu de syndic dans leur parenté, pas même un assesseur. Chez les premiers, deux ou trois poses de terrain de plus que chez les autres qui, eux, avaient peut-être trois ou quatre têtes de bétail en plus, pour faire la contre-partie. On disait aussi que le domaine des Brailloud n'était pas franc d'hypothèque, mais que, par contre, il y avait de belles espérances ; une tante du côté de la mère Brailloud, veuve d'un notaire et pas bien solide de santé. Elle allait sur ses septante ; ses picaillons devaient bien aller dans les huitante à nonante mille et reviendraient tout droit à sa nièce, la Fanchette.

Or, voilà que ce mariage était affiché à la maison-de-ville. C'était donc une affaire décidée, cette fois. Ça faisait causer, le soir, à la laiterie. Même qu'au jour de la lessive de la femme au syndic, on le savait déjà, à ce qu'il paraît. Les langues avaient de quoi s'aiguiser.

— Feront-ils au moins une noce un peu de sorte ? disait l'Elise au maréchal, chez l'épicière.

— Pour ce qui est des Perrotzet, ils ne sont pas regardant à la dépense ; du reste, ils ont de quoi. Du côté des Brailloud, ça sera déjà plus dur. La mère est joliment peignette et François, le frère de Fanchette, veut être dragon. On sait ce que ça coûte, mais pas ce que ça rapporte.

Mademoiselle Elodie, l'institutrice, à la dernière séance de la société de couture, avait aussi dit son mot.

— Y en a un qu'on ne verra pas à la noce, c'est l'Auguste à l'assesseur, qui étudie par Lausanne. A-t-il assez tourné autour de la Fanchette, depuis l'école déjà ! Mais ça n'a rien donné parce que ses parents étaient en bisebille, depuis longtemps, avec les Brailloud, rapport à un héritage où ils n'ont pas eu leur part, à ce qu'on dit.

Tout de même, c'est pas croyable ce qu'un mariage peut faire causer, dans un village. C'est comme un incendie qu'on ne sait pas comment le feu a pris. Il y en a toujours qui veulent en savoir plus long que d'autres. Pour les deux qui allaient se mettre la corde au cou, on en disait autant de bien que de mal, suivant qu'on était plus ou moins bien partagé, quand l'une ou l'autre des deux familles faisait boucherie. Un ou deux atriaux de plus ici, un peu moins de saucisse à griller par ailleurs, ça suffisait pour faire monter ou descendre la balance. La femme à Marc-Abram de la Poste avait de l'estime pour Jean-Louis parce que son fils, l'Albert, était son sergent, au service et que le jeune Perrotzet avait toujours de quoi payer un litre ou deux aux copains de la chambrée. Il n'était pas regardant ; donc, c'était un bon type.

La Lucie de la « Croix Blanche », par contre, trouvait que ce taborniau de Jean-Louis avait bien de la chance de pouvoir entrer dans une famille comme les Brailloud. Madame la régente, en sortant du sermon, avait confié en secret à la tante Françoise, la marraine de Fanchette, que si l'Adèle au notaire Planchet avait voulu, elle n'avait qu'à dire oui, pour être Madame Perrotzet, mais qu'elle avait ses raisons pour rester fille, pour le moment.

Pour la Fanchette, les langues y allaient bon train aussi.

— C'est une bonne travailleuse ; ça, il faut le lui laisser. Mais... pour ce qui est de la « joliveté », ma foi, il ne fallait pas être trop exigeant. Jean-Louis aurait pu trouver mieux. Et avec ça, elle est toujours fagotée comme une pauvresse qui n'aurait que la vente de la dent-de-lion et du rampon, pour vivre.

L'Alfred à David, l'inspecteur, qui est porte-jet dans les pompiers, laissait à entendre, l'autre soir, au « Café du Raisin » que la Fanchette lui avait « couraté » après, assez longtemps et que, s'il avait voulu!... Lydie, la petite couturière qui va quelquefois en journée chez les Brailloud, trouvait que ce mariage était bien assorti.

— Jean-Louis n'a pas inventé le fil pour couper le beurre et sa future est bête comme une oie. C'est tout juste si elle sait donner aux poules, soigner un carreau de branlette et porter les «quatre heures» aux hommes, pendant les foins.

Il n'y avait guère que l'épicière qui ne disait ni du bien, ni du mal des futurs époux.

— Il faut d'abord les laisser revenir de chez le pétabosson et de l'église. Ils veulent assez savoir s'arranger sans que tout le monde s'en mêle. C'est pas des phénomènes, ni l'un ni l'autre. Ils sont du gros tas, voilà. Mais ils paraissent s'aimer joliment ; c'est déjà quelque chose.